PUISER POUR DEUX

Au bout du chemin de la Herlière, là où le plateau de craie domine le vallon de la Canche, le puits de Marie Flament remonta son dernier seau un mardi de juillet.

Elle entendit le bruit avant de le comprendre. Le chanvre qui grince, la poulie qui tourne, puis ce son creux, cette toux sèche du seau contre la pierre, et rien d'autre. Pas de clapotis. Pas de poids. Elle remonta un seau de poussière blanche et d'air chaud.

Marie posa le seau sur la margelle et regarda dedans longtemps.

Depuis que Georges était parti, la ferme se défaisait par petits morceaux. D'abord le volet de la chambre, arraché par le vent d'amont un soir d'hiver. Puis la barrière du potager, couchée sous le gel. Puis le fournil dont les briques rouges se descellaient une à une. Et maintenant le puits.

Georges avait mis dix-huit mois à mourir. La leucémie l'avait vidé avec une patience de bête qui ronge, et Marie avait tout vu — les bras qui maigrissent, les yeux qui s'enfoncent, la voix qui s'effiloche jusqu'au souffle. Elle avait tenu sa main jusqu'à la dernière seconde, et le silence qui avait suivi ne s'était jamais vraiment refermé.

Depuis, elle vivait dans ce silence comme dans une pièce trop grande.

Elle s'assit sur le banc de la voyette, face au sud. En contrebas, la Canche serpentait, filet argenté entre les peupliers. Toute cette eau, si proche. Si inutile. On ne remonte pas une rivière sur un plateau de craie.

Émile Capron habitait la ferme d'en face, de l'autre côté du chemin creux. Ils étaient voisins depuis quarante ans et ne s'étaient presque rien dit. Quelques mots sur la météo par-dessus la haie. Un signe de tête le dimanche à la sortie de l'église de Framecourt.

Lucienne, la femme d'Émile, avait été la vraie voisine. C'est elle qui apportait les œufs quand les poules de Marie pondaient mal. C'est elle qui traversait le chemin avec une tarte aux pommes les jours de Toussaint. Lucienne faisait le lien. Les hommes se contentaient d'exister côte à côte.

Puis Lucienne était morte. Un mardi de mars. Émile était rentré des champs et l'avait trouvée par terre dans la cuisine, la joue contre le carrelage froid, une main encore posée sur le torchon à vaisselle. Le médecin avait dit « rupture d'anévrisme » et Émile n'avait retenu que le mot « rupture ». Lucienne était partie sans se retourner, et la porte avait claqué si fort qu'Émile en entendait encore l'écho.

Il vivait désormais avec un puits profond et personne pour qui puiser.

Il frappa chez Marie un soir d'orage.

Elle ouvrit. Il était trempé, sa casquette dégoulinait. Il ne chercha pas de phrase polie. Il dit simplement :

— Ton puits est mort. Le mien coule encore. Viens puiser chez moi.

Derrière lui, l'orage déchirait le ciel au-dessus du clocher de Framecourt.

— Et en échange ? dit-elle, parce qu'on n'accepte rien pour rien dans le Ternois.

— Tes tomates. Un seau par semaine. Les miennes ne valent rien.

Marie faillit sourire. Les tomates d'Émile étaient une catastrophe connue de tout le hameau.

— D'accord, dit-elle.

Et elle referma la porte.

Le lendemain matin, elle traversa le chemin avec son seau vide.

Émile avait laissé la barrière ouverte. Elle fit descendre le seau. Le chanvre vibra. Le clapotis monta depuis le fond. Quand elle remonta le seau, il pesait lourd, il pesait juste, il pesait vivant.

Elle repartit sans frapper à sa porte.

Ce manège dura des semaines. Marie venait puiser à l'aube, repartait sans un mot. Le samedi, elle laissait un seau de tomates sur la margelle.

Puis un matin, Marie trouva sa barrière réparée. Les piquets étaient droits, le fil tendu, les agrafes neuves. Elle ne le remercia pas. Mais le samedi suivant, le seau contenait aussi un

pain rond, doré, sorti du vieux fournil qu'elle avait rallumé pour la première fois depuis Georges.

L'échange avança ainsi, par gestes. Marie apportait les tomates, le pain, puis des bocaux de compote à l'automne. Émile réparait ce qui cassait — la gouttière, le volet, la marche branlante du perron. Ils ne s'invitaient jamais.

Jusqu'au soir où Marie, en repartant avec son seau plein, trouva Émile assis sur le banc de pierre devant sa ferme. Elle posa le seau. Elle s'assit à l'autre bout du banc. Le vent rabattait l'odeur des foins coupés depuis la vallée.

Ils restèrent là sans parler, à regarder le jour descendre sur le Ternois.

Il y eut beaucoup d'autres soirs.

Petit à petit, des mots sortirent. La couleur du ciel, le vol des buses, le prix du blé. Des mots de rien, posés entre eux comme des cailloux qu'on aligne sans savoir qu'on construit un chemin.

Un soir d'automne, Marie leva le doigt vers le ciel.

— Tu vois le grand chariot, là, au-dessus du clocher ?

— Je le vois.

— Georges disait que c'est le Bon Dieu qui fait chauffer sa soupe.

Émile hocha la tête.

— Lucienne aurait dit que c'est une brouette. Que le Bon Dieu aussi a du fumier à pousser.

Marie rit. Cela faisait si longtemps que sa gorge avait oublié le chemin.

L'hiver passa. Le puits d'Émile ne faiblit jamais. Marie traversait le chemin chaque matin, même par gel.

Au printemps, elle remarqua qu'Émile avait maigri. Ses mains tremblaient parfois. Un matin, elle le vit s'arrêter au milieu de la cour, le seau à bout de bras, immobile, comme s'il avait

oublié où il allait. Il resta là une longue minute avant de reprendre sa marche. Il dormait mal — elle voyait la lumière de sa cuisine allumée à des heures où personne ne veille.

Elle ne posa pas la question. On ne pose pas ce genre de question ici.

Puis un matin de juin, Marie tourna le robinet de sa cuisine. L'eau coula. D'abord un crachotement, un souffle rouillé, puis le filet régulier.

Elle courut au puits, se pencha. En bas, l'eau miroitait, noire et calme. Revenue. Comme si elle n'était jamais partie. Comme si quelqu'un l'avait rappelée.

Marie s'assit sur la margelle et pleura.

Le soir, sur le banc, elle dit à Émile :

— L'eau est revenue.

Il contemplait le vallon.

— C'est le plateau. La nappe remonte, parfois. Quand il a assez plu.

Marie regarda ses mains à lui — les crevasses dans la paume, les phalanges gonflées. Des mains qui n'avaient pas seulement réparé des barrières.

Elle ne dit rien.

Le lendemain, le seau de tomates contenait aussi un petit bouquet de fleurs coupées, et Émile, en le trouvant, resta si longtemps debout devant ces couleurs qu'il en oublia son café.

Les saisons tournèrent. Les pommes, le gel, les pommes encore.

L'eau coulait chez elle désormais, mais Marie continuait de traverser le chemin chaque matin. Non plus avec un seau vide, mais avec du pain, de la compote, ou simplement avec elle-même.

Les gens du hameau ne commentaient pas. Dans le Ternois, on sait que les choses importantes ne se disent pas.

Marie mourut un matin d'octobre, assise dans le fauteuil de Georges, face à la fenêtre. La Canche brillait sous un soleil d'automne, et le vent d'amont avait cessé de souffler, comme si le plateau retenait son souffle.

Émile fut le premier à la trouver. Il s'assit à côté d'elle, dans le silence, et resta là longtemps.

Le notaire lut le testament devant une salle presque vide. Une nièce de Lille. Un cousin éloigné. Émile, au dernier rang, sa casquette sur les genoux.

Il y eut les clauses habituelles. Puis le notaire ajusta ses lunettes :

« Le puits est à Émile Capron. À une condition : qu'il continue à y puiser pour deux. »

Émile remit sa casquette et sortit.

Depuis ce jour, chaque matin, il descend le chemin de la Herlière avec un seau dans chaque main.

Il remplit le premier à son puits. Il le rapporte et fait son café.

Puis il remplit le second. Il le porte jusqu'au cimetière de Framecourt, là-haut sur le plateau, où le vent couche les herbes folles sur les tombes.

Il verse l'eau au pied de la pierre de Marie, lentement, pour ne rien gaspiller.

Au pied de la tombe, malgré la craie, quelque chose a fini par pousser. Un rosier sauvage, tordu et têtu, qui n'aurait jamais dû prendre dans ce sol qui ne retient rien. Il fleurit quand même. Chaque été. Sans explication.

Émile ne s'en étonne pas.

Il sait que l'eau finit toujours par trouver son chemin.